



Francis Stevens Le Coffret des abîmes

978-2-9561193-4-0 ■ 168 p. ■ 12,5 × 19,5 cm ■

14 € ■ 16/08/2019

Couverture © Enki Bilal



Francis Stevens La Citadelle de la peur

978-2-491147-00-6 ■ 400 p. ■ 12,5 × 19,5 cm ■

17 € ■ 07/05/2021

Couverture © Jean-Michel Nicollet



Francis Stevens La fiole au Cerbère

978-2-491147-33-4 ■ 328 p. ■ 12,5 × 19,5 cm ■

16 € ■ 06/05/2022

Couverture © Jean-Michel Nicollet

SOMMAIRE

3 QUI EST FRANCIS STEVENS ?

Par Michel Pagel

LES MÉDIAS

5 FRÉQUENCE PROTESTANTE, L'AMOUR DES LIVRES

7 septembre 2020 | Charles Ficat

6 L'ALAMBLOG

16 septembre 2019 | Éric Dussert

7 PHENIXWEB

22 mai 2021 | Georges Bormans

8 PULP MAGAZINES IMAGINATION

6 mars 2022 | Contributeur : Jean-Yves Freyburger

9 LES CRITIQUE DE YUYINE – BLOG

Août 2022

10 SF MAG – CHRONIQUES DE LIVRES

18 septembre 2022 | Emmanuel Collot

LES RENCONTRES

11 LES LITTÉRATURES DE L'IMAGINAIRE : RELAIS DES LUTTES SOCIALES

Salon *Colères du présent* à Arras le 1^{er} mai 2022 |

Avec l'écrivain Michael Roch sur une modération de Tara Lennart

12 HOMMAGE AU PULP

Rencontre à la librairie Tropiques, Paris, 14^e, le jeudi 8 septembre 2022 à 19h30 |

Avec Jean-Michel Nicollet et Didier Karkel

13 FRANCIS STEVENS ENFIN CITÉE DANS LES ANTHOLOGIES

Qui est Francis Stevens (1884-1948) ?

En 1977, dans « Les Meilleurs Récits » série d'anthologies consacrée aux premières revues de science-fiction américaine (en l'occurrence, le volume intitulé *Famous Fantastic Mysteries*), Jacques Sadoul révélait au public français le talent de Francis Stevens avec le texte « L'Île Amie » (*Friend Island*, 1918). Cette révélation resta sans grand lendemain, puisque, depuis cette date, seulement deux autres nouvelles de l'auteur ont été publiées dans notre pays, en quatre décennies, par des supports à la distribution limitée¹. Francis Stevens reste donc globalement inconnu du public français, et c'est bien dommage pour plusieurs raisons.



Tout d'abord parce que c'est un **fort bon auteur**. Si l'on excepte un texte de jeunesse sorti en 1904², toute sa carrière s'est déroulée entre 1917 et 1923. Alors que Francis Stevens écrivait il y a un siècle, pour des magazines on ne peut plus populaires, les fameux *pulps*, et que les textes de nombre de ses contemporains sont devenus poussiéreux au point d'être illisibles, on découvre aujourd'hui les siens avec grand plaisir.

Ensuite parce que ce fut un **auteur novateur, pionnier, notamment, de ce qu'on appelle aujourd'hui la dark fantasy**, dont l'influence est évidente chez des écrivains ultérieurs bien plus célèbres.

Et enfin... Attendez, il me semble que Francis Stevens peut réclamer une place légitime dans l'histoire des littératures de l'Imaginaire pour une troisième raison. Ça va me revenir d'un instant à l'autre... Ah, oui, voilà !

C'était une femme.

Gertrude Barrows naquit en 1883 à Minneapolis, au Minnesota. Sténographe de profession, elle épousa en 1909 le journaliste et explorateur britannique Stewart Bennett, qui la laissa veuve très vite, trouvant la mort au cours d'une chasse au trésor. Ayant à sa charge leur petite fille et, quelques années plus tard, sa mère invalide, elle résolut d'augmenter ses revenus grâce à l'écriture, et produisit sur une période de sept ans une demi-douzaine de romans et autant de nouvelles, la toute dernière publiée dans un des premiers numéros du légendaire magazine *Weird Tales*. Ensuite, Madame Barrows Bennett trouva un emploi classique mieux rémunéré, cessa d'écrire, et tomba dans un oubli d'où elle commence tout juste à sortir.

Était-elle peu désireuse d'accoler son véritable nom à de la littérature populaire ? Estimait-elle (ou les éditeurs estimaient-ils) qu'une femme avait le droit de publier des histoires romantiques, voire du fantastique gothique, mais en aucun cas des **récits fertiles en rebondissements, faisant appel aux mythologies antiques les plus violentes, et parsemés d'horreurs que n'auraient pas désavouées des écrivains bien plus modernes** ? Toujours est-il qu'elle semble avoir décidé dès le départ de prendre un pseudonyme. Ce fut cependant le rédacteur en chef de la revue *All Story Weekly* qui, ignorant ses suggestions, la baptisa Francis Stevens pour sa première publication en avril 1917 – publication qui eut assez de succès auprès des lecteurs pour que tous ses textes suivants soient signés du même nom³.

Cette première très longue nouvelle, presque un roman, s'intitulait *The Nightmare* (Le Cauchemar). Elle mettait en scène un homme de la bonne société qui, après avoir fait naufrage, se retrouvait confronté sur une île inconnue à deux frères ennemis russes venus s'emparer des richesses locales, ainsi qu'à une faune et une flore des plus agressives. Le texte ne manquait pas de qualités et, surtout, il présentait pour la première fois le style caractéristique de Madame Barrows Bennett : **alerte, jamais mièvre et non dépourvu d'humour**.

1 - « L'horreur invisible » (*Unseen – Unfeared*, 1919) in *Antarès* n° 12, 1983, et « Le Piège elfique » (*The Elf-Trap*, 1919) in *Wendigo* n° 2, 2013.

2 - *The Curious Experience of Thomas Dunbar*, sous le nom de G. M. Barrows, publié dans le numéro de mars 1904 du magazine *Argosy* et apparemment jamais réédité.

3 - La plupart des détails biographiques concernant Gertrude Barrows Bennett sont paraphrasés de sa fiche Wikipédia en anglais.



Francis Stevens était là pour raconter une histoire fantastique, parfois horrifique, pas pour nous entretenir pendant des pages et des pages des amours de son héros et de son héroïne. Dans *The Nightmare*, il est même remarquable que la seconde n'accorde pas le moindre regard au premier, trop fascinée par des personnages secondaires plus séduisants. Ce roman évite par ailleurs le détestable « ce n'était qu'un rêve » final, auquel son thème le prédisposait pourtant. Stevens ferait mieux plus tard, mais ce coup d'essai montrait déjà **un solide sens du récit, une grande originalité thématique et une volonté d'éviter les clichés** qui lui permettent d'être parfaitement lisible aujourd'hui.

L'année suivante sortait ce qui est généralement considéré comme son meilleur roman, *La Citadelle de la peur*⁴. Récit d'aventures dans sa première partie, située au Mexique, il nous permet de découvrir une cité perdue au cœur d'une vallée isolée, où une tribu d'Indiens pratique encore le culte de Quetzalcoatl, Nacoc-Yaotl et autres dieux aztèques. La seconde partie, qui se déroule aux États-Unis, plonge le lecteur dans une atmosphère lugubre et horrifique, jusqu'à un dénouement haut en couleur où les anciens dieux interviennent en personne. Il suffit de lire ce roman pour comprendre ce qu'**Abraham Merritt, Howard Phillips Lovecraft**, et, à travers eux, toute la littérature fantastique et la *dark fantasy* du xx^e siècle doivent à Francis Stevens.

Et ce n'est pas tout : en 1919, Madame Bennett publia *The Heads of Cerberus* (Les Têtes de Cerbère⁵), roman de pure science-fiction, cette fois, où se rencontrent une société dystopique et des univers parallèles. Il est possible que d'autres auteurs aient utilisé ces éléments auparavant, toutefois leur nom ne monte pas aux lèvres spontanément – **Herbert George Wells** lui-même ne devait publier son *Monsieur Barnstaple chez les hommes-dieux* (*Men Like Gods*), utopie ayant pour cadre un monde parallèle, que quatre ans plus tard.

Quant au *Coffret des abîmes* (*Claimed*⁶), le titre français en est assez évocateur pour qu'on n'en révèle pas davantage le thème, au risque d'en gâcher la lecture. **Écrit par une auteure en pleine possession de ses moyens, qui convoque mythologie et histoire semi-léendaire pour un récit palpitant et très achevé en dépit de sa relative brièveté**, il se lit d'une seule traite. Une œuvre de *dark fantasy* dont l'influence, encore une fois, se retrouvera dans bien des nouvelles ou romans ultérieurs.

On lit souvent que Francis Stevens fut l'auteur de fantastique et de science-fiction la plus importante entre Mary Shelley et Catherine Lucille Moore, et c'est sans aucun doute le cas. Ce jugement reste cependant réducteur, car elle fut un indéniable précurseur et l'un des auteurs les plus importants de son époque, quel que soit leur genre. Il est donc grand temps que Madame Gertrude Barrows Bennett prenne la place qui lui est due au panthéon des genres de l'Imaginaire.

Michel Pagel

Né en 1961, écrivain de fantastique français et traducteur reconnu d'ouvrages anglo-saxons (Prix Rosny aîné et Julia Verlanger, Grand prix de l'Imaginaire), **Michel Pagel** a traduit de l'américain les trois premiers romans de Francis Stevens disponibles en français, *Le Coffret des abîmes* (*Claimed*), *La Citadelle de la peur* (*Citadel of fear*) et *La fiole au Cerbère* (*Heads of Cerberus*).

3 - La plupart des détails biographiques concernant Gertrude Barrows Bennett sont paraphrasés de sa fiche Wikipédia en anglais.

4 - Sorti le 7 mai 2021 aux éditions Marie Barbier.

5 - Publié par le même éditeur, en librairie le 6 mai 2022.

6 - Premier des romans de l'autrice en version française, publié par le même éditeur le 16 août 2019.

FRÉQUENCE PROTESTANTE, L'AMOUR DES LIVRES



7 septembre 2019, 17h30 | Animateur : Charles Ficat

“

En lisant le Coffret des abîmes, on pense à Melville, à cette atmosphère de la côte Est, à l'Amérique des Pilgrim fathers — À Edgar Allan Poe aussi... Il y a toute une description onirique, et une part réservée à l'inconscient.

L'ALAMBLOG

→ www.alamblog.com

16 septembre 2019 | Éric Dussert

L'Alamblog

« VERT ET MER

Sitôt libéré des rets de Mrs Scaife, maîtresse d'Eltonsbrody, le vaillant lecteur aura peut-être la chance de rencontrer les chevaux blancs de Francis Stevens. L'un d'entre eux figure sur la couverture du livre que les éditions Marie Barbier ont fait illustrer par Enki Bilal. On y voit encore une jeune femme, la brume et un curieux dauphin écarlate.

Ecarlate comme une servante ? Comme une lettre ? Allez savoir, on ne va pas vous dévoiler ici le pot-aux-roses. Disons dans un premier temps que ce dauphin est rouge comme un corail puisque tout dans le roman de Francis Stevens paraît mouillé d'eau salée.

L'histoire littéraire n'a pas fait jusqu'à présent grand cas de ce Francis Stevens. C'est du reste cette Francis Stevens qu'il faudra annoncer puisque le pseudonyme cache une dame, et pas n'importe laquelle : selon les spécialistes de la spécialité, elle est la « première grande femme écrivain de fantasy et de science-fiction aux États-Unis ». Bigre. Pour autant quasi inconnue en France, ce qui ne cesse d'interroger tout de même (1). Quasiment jamais publiée en France - à l'exception notable de son *île amie* (1918) dans une anthologie de Jacques Sadoul (*Les Meilleurs Récits de «Famous fantastic mysteries»*, J'ai lu, 1977) -, Gertrude Barrows (née en 1883 à Minneapolis, Minnesota) avait pourtant défrayé la chronique littéraire du monde des pulps et de la littérature fantastique d'outre-atlantique, qui l'acclama d'ailleurs au titre de créatrice de la «dark fantasy», un genre très exploité depuis lors comme on sait.

Elle avait commencé à écrire à l'âge de dix-sept ans, d'abord un récit de SF («The Curious Experience of Thomas Dunbar», *Argosy*, mars 1904) puis, quelques années plus tard, lorsqu'elle dû s'occuper de sa mère tout en payant les factures, elle fit paraître son premier roman, *Le Cauchemar* (uchronie parue dans *All-Story Weekly* en 1917, soit un an avant *The Land that time forgot* de Burroughs). Nouvelles et histoires courtes furent son quotidien durant une poignée d'années jusqu'à son mariage qui, en lui ôtant la tâche de nourrir seule sa famille, lui arracha aussi tout désir d'écrire, travail harassant comme ceux qui le pratiquent vraiment le savent. Mais baste, resteront trois romans importants, *The Citadel of Fear* (2) (*Argosy*, 1918), autre monde perdu dont la réédition en 1952 permit d'apporter la véritable identité de Stevens, puis *The Heads of Cerberus* (*The Thrill Book*, 1919), contre-utopie tôt venue racontant une Philadelphie futuriste et totalitaire, et enfin son roman le plus célèbre, *Claimed* (*Argosy*, 1920, réimp. 1966 et 2004) traduit aujourd'hui sous le titre du *Coffret des abîmes*.

Jailli des fonds marins, ce cocktail (délicieux) est composé d'un bon quart de civilisation ancienne, mêlé au New Jersey du début du siècle auquel il s'agit d'ajouter (sans le secouer) un dieu courroucé autrefois mais toujours fortement réactif, et quelques éléments de marine en bois qu'on se gardera de bousculer plus que le dieu ronchon. En guise d'épices, un coffret vert comme une émeraude récupéré par un marin inconscient sur une toute petite île volcanique au cours d'un trajet atlantique. Depuis que l'on a vu Alien, il ne viendrait plus à qui que ce soit de s'approcher d'un objet bizarre posté dans un lieu bizarre. Mais en 1920...

«Dessous, quel que soit le côté où on le pose, mon camarade ! Et, dites-donc... (sa voix se mua en une chuchotement rauque) est-ce que vous avez vu arriver les chevaux blancs, avec leur gorge rouge ouverte, et le vent et la marée qui les poussent ? Hein ? Vous les avez vus ?»

Les inscriptions écarlates portées sous le coffret vert ne vous apprendront rien, puisque des hallucinations terribles vous montreront tout ce que vous avez à savoir : vous avez entre les mains un objet qui ne vous appartient pas, et son légitime créateur tient à récupérer. Seule la rapacité d'un millionnaire tenace résiste à l'évidence des pouvoirs mis en œuvre par la divinité sourcilleuse, tandis que sa charmante nièce de bonne volonté, Leilah, soutenue par un jeune médecin conquis mais perplexe, tentent de comprendre ce qui se déroule sous leurs yeux. Ou, plutôt dans leurs songes, car de macabres visions se succèdent nuit après nuit, tandis que les crues de la mer se répandent sur un New Jersey qui n'en peut mais.

Si nous ne vous racontons pas ce qu'il advient des uns et des autres, soyons courtois, nous ne pouvons taire que ce roman de Gertrude Barrows manifeste un talent quasi flaubertien dans la représentation du cauchemar et de l'engloutissement... Ni *Tentation*, ni *Salammbô* toutefois, non plus que *Derniers jours de Pompéi*, le livre de Gertrude Barrows forme avec une vigueur et une netteté peu communes un monde de mots sûrement agencés, dans un récit qui se lit avidement, lui aussi, à l'instar d'*Eltonsbrody*, sans jamais laisser paraître la moindre trame mécanique des récits de genre. Tout semble jaillissant et vif dans ce *Coffret des abîmes*, tout paraît écrit pour la première fois, au point que l'on espère pour très bientôt la publication de sa *Citadelle de la Peur* qu'on dit elle aussi très réussie... Pour tous ceux qui seraient rétifs à la fantasy, nous pouvons assurer que lire Gertrude Barrows est un excellent moyen de se rabibocher avec la «dark fantasy». C'était assurément le rayon de cette grande femme de lettres.

Francis Stevens, «Le Coffret des abîmes», traduit de l'américain par Michel Pagel. — Paris, éditions Marie Barbier, 168 pages, 14 €

Edgar Mittelholzer, *Eltonsbrody*, traduit de l'anglais (Guyana) par Benjamin Kuntzer. — Marseille, Les éditions du Typhon, « Les Hallucinés », 254 pages, 20 €

Henry S. Whitehead, *La Mort est une araignée patiente*. Traduit de l'anglais d'outre-atlantique par Gérard Coisne. Préfacé par David Vincent. — Bordeaux, L'Eveilleur, 250 pages, 20 €

William Chambers Morrow, «Le Singe, l'idiot et autres gens», traduit de l'Anglais (USA) par Georges Elwall, préface du Préfet maritime. — Paris, Libretto, 224 pages, 8,70 €

(1) Le récent *Dictionnaire de la Fantasy* dirigé par Anne Besson aurait rempli son office en nous livrant une notice Gertrude-Francis Barrows-Stevens en lieu et place d'un «slam féministe» qui dénonce inutilement une puérilité d'époque.

(2) En cours de traduction par Michel Pagel pour le compte des éditions Marie Barbier, comme de juste. »

PHENIXWEB

→ www.phenixweb.info

Chroniques des 31 octobre 2019, 22 mai 2021
et 16 juin 2022 | Georges Bormans



“

Francis Stevens, de son vrai nom Gertrude Barrows, est un des oublis
les plus criants de l'édition française

— Lire la chronique complète du *Coffret des abîmes* dans
<https://www.phenixweb.info/Coffret-des-abimes-Le>

“

La Citadelle de la peur, fantasy digne d'Edgar Rice Burroughs
ou d'Abraham Merritt.

— Lire la chronique complète dans
<https://www.phenixweb.info/Citadelle-de-la-peur>

“

Découvrez comment, en 1918, Gertrude Barrows Bennett a inauguré
le thème des futurs possibles ou celui des mondes parallèles.

— Lire la chronique complète de *La fiole au Cerbère* sur
<https://www.phenixweb.info/Fiole-au-cerbere-La>

PULP MAGAZINES IMAGINATION

6 mars 2022 | Contributeur : Jean-Yves Freyburger



“

L’auteure nous embarque sans problème dans la grande aventure, avec son « sens of wonder » typiquement anglo-saxon, et une ambiance « dark fantasy » que Francis Stevens a lancé pour la première fois en littérature, un peu avant Abraham Merritt, avec qui elle fut confondue jusqu’aux années 50.

— Lire la chronique complète sur
<https://www.facebook.com/groups/106378143638023/announcements>

LES CRITIQUE DE YUYINE – BLOG

→ <https://yuyine.be/review/book/la-fiole-au-cerbere>

Août 2022

« LA FIOLE AU CERBÈRE

La fiole au Cerbère est la traduction d'un roman publié en feuilleton en 1919 sous le pseudonyme de Francis Stevens. Derrière ce nom, une autrice, Gertrude Barrows Bennett, jugée comme la précurseure en dark fantasy (pour le roman *La citadelle de la peur*) mais pourtant fort méconnue du monde francophone puisqu'elle n'a été traduite qu'en 2019 sous l'impulsion des éditions Marie Barbier voulant lui redonner la place qu'elle mérite. La fiole au Cerbère est le troisième titre traduit de l'autrice publié par la maison d'édition et il s'agit d'une dystopie. Voici ce que j'en ai pensé...

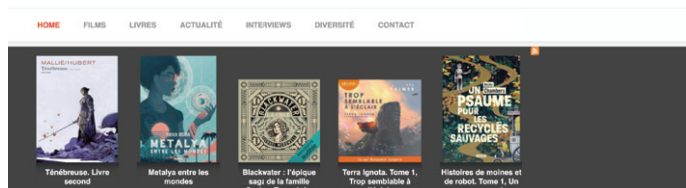
Une œuvre novatrice

Avant toute chose, il est important de replacer ce roman dans son époque de parution. En 1919, la première guerre mondiale vient de s'achever, les totalitarismes n'en sont qu'aux prémices dans les nations européennes, les œuvres classiques de la dystopie politique paraîtront dans plus de 10 ans (*Le meilleur des mondes* d'Huxley en 1932, *1984* d'Orwell en 1949, etc.). Et pourtant, une autrice, Gertrude Barrows Bennett, sous couvert d'une identité masculine, publie un roman développant un univers de contrôle absolu où les privilégiés seuls ont de l'éducation et des droits, là où les citoyens ne sont que numéros qui ne peuvent jamais sortir des barrières qui cadrent leur existence sous couvert de maintien de la paix. Un univers dystopique novateur et original qui développe déjà des thématiques qui ont une saveur d'anticipation parfois terrifiante quand on les replace dans leur époque de parution. C'est un roman qui, aujourd'hui, nous paraît sans doute un peu daté bien que, sur beaucoup d'aspects, cela ne se ressent pas. Mais, replacé dans son contexte, il est vraiment novateur et a sûrement influencé beaucoup d'œuvres du genre par la suite. Rien que pour ça, lire Gertrude Barrows Bennett est très enrichissant et je salue l'initiative de Marie Barbier de nous la rendre enfin accessible.

Mystère, dangers et aventure

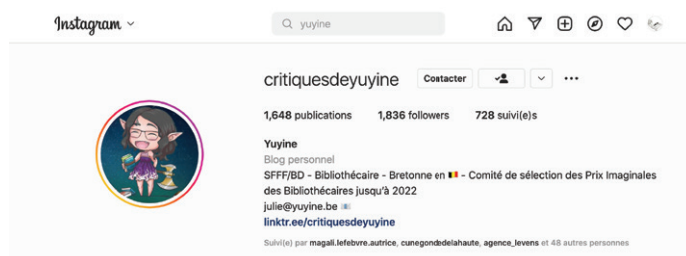
Outre l'aspect novateur, *La fiole au Cerbère* est un roman qui se lit très bien. Sa parution initiale en feuilleton ne se ressent que sur les aspects positifs de ce format, à savoir un rythme constant, de bons rebondissements et des personnages parfaitement identifiables. Une écriture peut-être un peu clichée certes en ce qui les concerne, mais néanmoins avec quelques éléments intéressants, notamment pour la jeune Viola qui sort du carcan de la jeune femme en détresse souvent trop répandue dans les ouvrages de l'époque. On plonge rapidement dans l'intrigue qui se nimbe de mystères et nous invite à aller de l'avant à chaque fin de chapitre pour continuer cette lecture envoûtante. Entre aspects fantastiques un brin surréalistes et dangers bien réels et bien humains, le roman nous

Les critiques de Yuyine



embarque dans une aventure assez intense du début à la fin. Alors, certes, certains éléments m'ont semblé manqué un peu de développement et j'ai trouvé les explications globales un peu trop « faciles » même si novatrices pour l'époque. Cela n'aura pas empêché un réel plaisir de lecture sous une plume raffinée et une narration savamment dosée.

En bref, *La fiole au Cerbère* est une excellente découverte. Certes, si nous ne le remettons pas dans son époque de parution, c'est un roman qui peut paraître un peu daté sur certains aspects tout en offrant une lecture très plaisante, rythmée et envoûtante malgré ses défauts. Mais quand on garde en plus en tête qu'il est paru en 1919, on est impressionné par son côté novateur et l'univers dystopique imaginée par son autrice. Une découverte fort intéressante! »



SF MAG – CHRONIQUES DE LIVRES

→ www.sfmag.net

18 septembre 2022 | Emmanuel Collot



« LA FIOLE AU CERBÈRE DE FRANCIS STEVENS

Bobby Drayton est un avocat fini. Pour avoir voulu faire tomber des parrains de la mafia, lui et son associé, Simon, se sont retrouvés ruinés. Une fois son comparse mort en prison de maladie et de la peine causée par le décès de sa femme déshonorée, Drayton est devenu ce qu'il considérait de trop loin pour pouvoir le comprendre : un vrai criminel. Errant sans le sou de part les rues des villes, volant à la va comme je te peux, voilà qu'il se retrouve inerte dans la chambre d'une résidence, allongé, tuméfié ; S'éveillant dans une panique folle il songe un instant à fuir quand une main puissante se pose sur son épaule. En guise de policier ou de propriétaire alerté par le bruit c'est à Terence Trenmore qu'il fera face. Jadis sauvé par ce dernier d'une bagarre de rue opposant policiers et malfaçons celui-ci l'avait pris sous sa houlette et s'en était fait un ami. Mais séparé par le temps et les affaires, Drayton avait fini par rompre les liens d'amitiés qui le liaient à ce nouveau riche pour vivre son malheur jusqu'au bout. Mais c'est là qu'une étrange histoire commence. Parmi les objets extraits du coffre fracturé que Drayton avait tenté de voler pour finir assommé par les voleurs dérangés dans leur acte figure un bien singulier objet. C'est une bouteille décorée dans le plus élaboré des designs, par le grand Cellini. La fiole, qui est scellée par le plus baroque des bouchons, un cerbère à trois têtes, est cimentée. Trenmore expliquera à son ami les circonstances qui l'ont amené à acquérir cet objet à des enchères pour une somme modique. Comment un nabot le harcela pour le lui racheter coûte que coûte, et la légende courant autour de son contenu : de la poudre recueillie sur les rochers aux portes du Purgatoire par le poète italien, Dante en personne. Un temps amusé par ce mystère les deux comparses se mettent d'accord pour tenter d'ouvrir la bouteille. Une substance poudreuse et grise en tombe sur un journal. Trenmore y hasarderait les doigts pour aussitôt faire se soulever un nuage gris en suspend. Puis disparaît. Viola, sa sœur rentrée en urgence dans sa résidence connaîtra le même sort. Culpabilisant sur leur sort, Drayton finira par en faire de même. Pour se retrouver avec eux dans une espèce d'univers étrange, une Pennsylvanie parallèle sur laquelle règne une dictature d'un genre particulier. Un nom revient aux oreilles des trois perdus dans le temps : William Penn. Quaker ayant fondé cette cité d'un univers parallèle, il fait ici figure de Dieu de frayeur dans anciens âges exerçant sur la population parquée dans la ville un règne sans partage. Comment donc revenir dans sa bonne vieille Pennsylvanie quand on ne connaît pas la recette magique pour ça ?

Bien avant Merritt, Lovecraft, et tant d'autres, Gertrude Barrows Bennett (1884-1948) de son vrai nom consacra à jamais un genre d'histoire où des vies ordinaires deviennent soudain extraordinaires par l'irruption

d'un objet étranger, par l'ouverture d'un portail ou l'intrusion d'un culte très ancien. On pourrait même arguer que toute l'imagerie moderne actuelle est patente d'un tel romanesque, sans parler de ces aventuriers à la Haggard que Mrs Bennett a tant contribué à mettre en scène dans des contextes vaguement policiers implosant en des confrontations parfois titanesques avec d'anciens dieux du mal nulle part ailleurs que dans sa belle Amérique même (La Citadelle de la Peur », même éditeur). Dans ce récit à l'amorce très Howardienne on y fait la connaissance avec un homme qui a tout perdu, un colossal aventurier au coup de poing facile et sa tendre sœur. Ce trio embarqué pour la plus singulière aventure affrontera tout un univers passé au spectre du totalitarisme. Bien avant tout le monde, Bennett œuvre dans le registre délicat de l'utopie, ce si difficile exercice de la science fiction encore balbutiant à son époque. Première publication française, « La Fiole au Cerbère » révèle une fois de plus une écriture pleine de vitalité et de spontanéité, une imagination brillante et inventive, le tout égrené dans des chapitres courts, incisifs, parfaitement calibrés pour les lecteurs. On ressort presque ébloui par une telle aventure qui après les merveilles des deux titres précédents (chez le même éditeur) prouvera au lecteur à quel point la littérature peut parfois aussi se montrer profondément misogyne. Car faire l'impasse durant des décennies sur une plume d'une telle valeur pour le genre mais aussi en un sens plus large celui de la littérature générale c'est faire montre d'un despotisme absolu. Ce que cette histoire plongeant au cœur du problème du pouvoir ramené à un seul homme explicite à merveille. Mais dont les procédures de styles, les ingrédients et péripéties révèlent une fois de plus combien Gertrude Barrows Bennett est à placer aux côtés des Merritt, Lovecraft et même le grand Edgar Allan Poe en personne. Justice lui est donc enfin rendue ici avec la publication chez Marie Barbier de ce troisième opus. Il existe encore d'autres merveilles du même auteur totalement inédites dans notre langue et qui exploitent d'autres thématiques du genre (la possession dans « Sérapion », etc...). Espérons que ce sera bientôt chose faite. Gertrude le mérite, tant pour ce plaisir immédiat qu'elle nous offre avec cette écriture magistrale admirablement retranscrite ici par Michel Pagel, que par cette manière unique d'user des poncifs du policier et du polar pour nous plonger dans la plus indicible des terreurs. Tout en n'excluant pas un certain méthodisme incluant humour, poésie et une espèce d'ironie sous-jacente, à chaque fois différente pour chaque histoire. Le tout rehaussé d'une magnifique couverture par le grand Nicolle nous rappelant les grandes années Néo. Chaudement recommandé.

La Fiole au Cerbère, Gertrude Barrows Bennett (Francis Stevens), traduit de l'anglais (américain) par Michel Pagel, Couverture par Nicolle, Marie Barbier éditrice, 317 pages, 16 Euros. »

LES LITTÉRATURES DE L'IMAGINAIRE : RELAIS DES LUTTES SOCIALES



Colères du présent à Arras le 1^{er} mai 2022 à 14h15

Avec l'écrivain Michael Roch sur une modération de Tara Lennart

14h15- Chapiteau Débats #2

Les littératures de l'imaginaire : relais des luttes sociales

Les mondes imaginaires ont beaucoup à nous apprendre sur notre société, ses dysfonctionnements, ses travers, mais également ses lacunes et ses manquements. L'imaginaire, loin de n'être qu'un genre secondaire, porte des voix et des combats, redonne leurs lettres d'or à celles et ceux qui en ont été dépossédés. La critique sociale est indissociable des littératures de l'imaginaire, et ce sont elles qui, aujourd'hui, contribuent à mettre en lumière des genres délaissés par les littératures blanches. Rôle et importance des femmes, place des personnes de couleurs, interrogations de genre, l'imaginaire apporte beaucoup à la réalité. Pour mettre la question en perspective et confronter leur approche d'un texte, Marie Barbier, éditrice, Michael Roch, écrivain.



HOMMAGE AU PULP



Rencontre à la librairie Tropiques, Paris, 14^e, le jeudi 8 septembre 2022, à 19h30
Avec Jean-Michel Nicollet et Didier Karkel



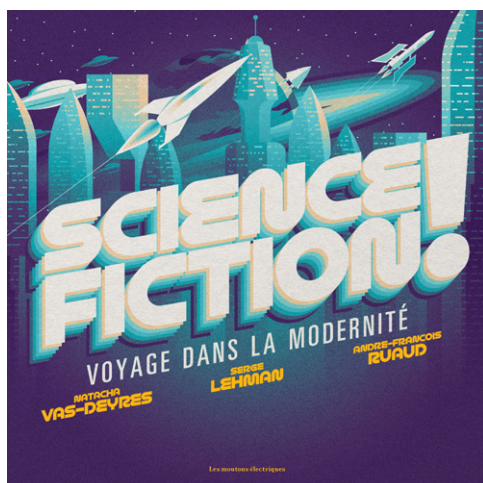
En ligne sur la chaîne YouTube [LIB_TROPIQUES](https://www.youtube.com/channel/UC1Tropiques)



“

Un pulp, c'est un phénomène éditorial
et c'est aussi une façon d'écrire.

FRANCIS STEVENS ENFIN CITÉE DANS DES ANTHOLOGIES



En librairie le 30/09/2022



En librairie le 25/11/2020

